

l'Opéra, je dois citer Despaze, jeune Bordelais, qui avait acquis une certaine réputation par des satires pleines de verve, où il flagellait impitoyablement toutes les médiocrités. Un jour il lui arriva une aventure assez singulière nous la reproduisons dans tous ses détails.

Dans une satire contre les artistes de l'époque, Despaze avait raillé un chanteur de salon plus que médiocre, du nom de Martin. Voilà qu'un matin, un beau monsieur, d'une élégante tournure, se présente chez Despaze, et, en entrant chez lui, débute en ces termes

—Je viens savoir de vous, monsieur, de quel droit vous livrez mon nom à la risée publique ?

—Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler ?

—Monsieur, je me nomme Martin, je suis artiste à l'Opéra Comique, et j'ai chanté assez fréquemment dans les derniers concerts

—Mais, monsieur, c'est un Italien, c'est le chanteur Martini que j'ai désigné

—Prenez un exemplaire de vos Satires, et vous y verrez le nom de Martin qui est le mien.

—Il est vrai, mais c'est une erreur du typographe.

—C'est possible, mais une pareille excuse ne me satisfait pas

—J'ai l'honneur de vous déclarer pour la seconde fois que ce n'est pas vous que j'ai voulu attaquer. Si ma parole ne vous suffit pas, je suis à vos ordres

—Eh bien, veuillez vous trouver demain à six heures à la Porte-Maillot

—J'y serai

Martin se retira, et la rencontre eut lieu dans un fourré du bois de Boulogne. Les deux antagonistes tirèrent au sort au moyen d'un écu jeté en l'air. Martin fut favorisé, il fit feu, et la balle pénétra profondément dans la cuisse gauche de Despaze. Malgré sa blessure, il lâcha son coup de pistolet; mais sa main n'était pas sûre. Martin et les témoins l'entourèrent de leurs soins, et le conduisirent jusqu'à son domicile. Deux chirurgiens célèbres furent appelés. Il fallut faire une incision profonde pour extraire la balle, et Despaze supporta cette opération avec calme et courage.

Au bout d'une quinzaine de jours le blessé fut complètement rétabli, et Martin fut le premier à lui exprimer de vive voix ses regrets en lui demandant son amitié.

IX

Napoléon et Crescentini. — Le comte de Balck

Le Consulat et l'Empire, en ramenant le calme et la sécurité, virent affluer à Paris une foule d'étrangers, de distinction, attirés par cette variété de plaisirs qu'offre au plus haut degré la capitale de la France. Les guinées de l'aristocratie russe et britannique vinrent alimenter notre industrie et donner aux arts une nouvelle impulsion. La plupart de ces grands seigneurs étaient des hommes aussi spirituels qu'éclairés, initiés aux ressources de notre langue, familiarisés avec les richesses de notre littérature, et faits pour briller dans le monde parisien. Quelques-uns ouvrirent leurs salons aux célébrités du jour, et obtinrent une considération qu'ils devaient plus encore à leur mérite personnel qu'à leur immense fortune.

Nous mettons en première ligne le comte de Balck, grand seigneur russe, doué d'une figure aussi noble qu'expressive, et qui possédait toutes les grâces françaises. Il recevait tous les mercredis, et réunissait à sa table plusieurs célébrités artistiques et littéraires. Après dîner, on s'entretenait des nouvelles du jour, et, vers les dix heures, un de nos virtuoses les plus distingués se faisait entendre. Viotti fit longtemps les délices de ces soirées.

Plusieurs dames, excellentes musiciennes, faisaient partie du salon du comte de Balck, on y remarquait surtout la jeune comtesse de Ricci. Sa voix était délicieuse et perfectionnée par les leçons des plus grands maîtres de Paris. On n'oubliera jamais l'impression qu'elle produisit sur les

spectateurs lorsqu'elle chantait le fameux air de Juliette, *Ombra, adorata, spetta*.

Le célèbre soprano Crescentini le lui avait appris, avec les nombreux ornements qu'il y ajoutait. L'Empereur, qui avait fait venir à Paris l'illustre chanteur italien, après lui avoir entendu chanter cet air, lui accorda une pension de dix mille livres et la croix de la Couronne de fer.

Peu d'artistes ont poussés aussi loin que Crescentini, cette noble fierté qui s'élève, s'irrite, se soulève à la moindre apparence d'injustice et de dédain. Chez lui, les révoltes de l'amour-propre froissé éclataient en brusqueries, d'une nature fort étrange, et parfois il lui arriva de tuer de singulières vengeances de ceux qui l'avait blessé, même à leur insu. Voici à ce sujet une anecdote assez curieuse.

C'était en 1811. Il devait y avoir un concert aux Tuileries. Napoléon, l'impératrice Joséphine et toutes les notabilités militaires et politiques devaient assister à cette solennité musicale, aussi le programme était-il composé avec un discernement, une intelligence et une variété qui faisaient le plus grand honneur aux ordonnateurs de la fête. Quand aux artistes appelés à faire l'exhibition de leurs talents devant cette assemblée d'élite, il est inutile de dire qu'ils figuraient tous au premier rang dans la hiérarchie des musiciens de l'époque. C'était Viotti, l'exécutant modèle, Viotti le violoniste aux suaves et poétiques inspirations et à côté de lui Baillot, qui déjà marchait sur ses traces et se montrait digne de recueillir bientôt l'héritage de ce maître fameux. Et parmi les chanteurs, c'étaient madame Branchu, une des voix les plus ravissantes dont les anciens habitués de nos théâtres lyriques aient gardé le souvenir, Garat, l'organe le plus mélodieux, peut-être qui ait retenti dans nos salons aristocratiques, Nourrit père, l'artiste au talent si pur, si correct, si élevé, et Crescentini, un des plus admirables chanteurs que nous ait envoyés l'Italie, cette terre féconde en grands virtuoses. Telles étaient les principales illustrations qui devaient figurer au concert de la cour.

Au jour indiqué, les salons du palais impérial furent décorés avec magnificence, et un théâtre fut organisé dans une pièce assez vaste pour contenir environ trois cents personnes. C'était le nombre fixé par la volonté de l'Empereur.

Quand tous les préparatifs furent terminés, cinq heures sonnaient déjà à l'horloge des Tuileries, et la fête devait commencer à sept heures. Le maître des cérémonies s'aperçut alors avec effroi qu'il avait commis un oubli impardonnable. Il était d'usage, quand on donnait un concert à la cour, d'envoyer une des voitures du château à chacun des artistes qui devaient concourir à l'éclat de la solennité. C'est ce qu'on avait oublié de faire dans cette circonstance, et cependant la mesure dont nous parlons était d'autant plus nécessaire, que, ce jour-là, il pleuvait à torrents, et qu'il était impossible de s'aventurer dans les rues de Paris sans arriver à sa destination crotté jusqu'à l'échine.

A la cour de Napoléon, plus que dans toute autre peut-être, on était scrupuleux, sévère à l'excès sur l'article du cérémonial et de l'étiquette, et sans nul doute l'Empereur se serait fâché sérieusement contre son maître de cérémonies s'il eut été informé de sa négligence. Celui-ci comprit tout de suite l'étendue de sa faute, et fit tous ses efforts pour la réparer. Les domestiques du château furent chargés immédiatement de préparer toutes les voitures qui seraient disponibles, et de courir, de s'élancer avec toute la rapidité possible vers la demeure de chacun des artistes dont le nom figurait au programme.

Mais cet ordre avait été donné trop tard. Poussés aiguillonnés par la voix impérieuse du maître des cérémonies, qui leur répétait que le moindre retard pouvait les compromettre, les gens du château firent les choses avec confusion, désordre, précipitation, l'étiquette eut à subir, ce jour-là, les plus rudes atteintes. Crescentini, par exemple, vit arriver chez lui, au lieu d'un somptueux équipage, d'un équipage de cour, devinez quoi... un misérable char-à-bancs! et il tombait une pluie battante.

L'artiste fut blessé, piqué au vif de ce manque d'égards